

POP' PHILOSOPHIE JEAN BIRNBAUM

Athlètes de la liberté



Vous les connaissez, ils sont les rois de l'époque. On les voit agglutinés autour du Chef, épousant ses colères, devançant ses caprices, éclatant de rire à la moindre de ses plaisanteries. Ils ne tiennent à rien, et peu leur importe de changer d'avis comme de chemise : l'essentiel est d'avoir raison avec le Maître du moment, quitte à le trahir dès que son pouvoir cesse. A leurs yeux, rien n'est plus méprisable que la fidélité, rien n'est moins souhaitable que la franchise. Voilà pourquoi ils ne se sentent jamais aussi à l'aise que dans les périodes de crise, quand triomphent la précarité, le chacun pour soi et la tartufferie. Durs avec les faibles, doux avec les puissants, ces flatteurs à gages ont beau tomber très bas, il faut se garder de les sous-estimer : « *Les hommes ordinaires ont toujours infiniment de peine à étouffer dans leur cœur le cri de la raison. Il n'y a guère que le courtisan qui*

Railler les contorsionnistes de la servilité, c'est proposer, du même coup et par contraste, un portrait de l'homme éclairé en athlète émancipé.

parvienne à réduire cette voix importune au silence », ironisait le baron d'Holbach (1723-1789) dans un texte intitulé *Essai sur l'art de ramper à l'usage des courtisans*, aujourd'hui réédité en poche (Ed. Allia, 48 p., 3 €). Philosophe matérialiste, ami de Diderot et collaborateur de l'*Encyclopédie*, d'Holbach est une figure emblématique des Lumières françaises. L'un de ses représentants les plus combattifs aussi. Son bref pamphlet souligne un paradoxe de nos sociétés : ceux qui rampent y vont toujours plus vite que ceux qui se tiennent debout. « *Il est quelques mortels qui ont de la roideur dans l'esprit, un défaut de souplesse dans l'échine, un manque de flexibilité dans la nuque du cou, écrit-il ; cette organisation malheureuse les empêche de se perfectionner dans l'art de ramper et les rend incapables de s'avancer à la Cour.* »

Si l'homme de principe se trouve fatalement doublé par l'opportuniste, donc, c'est que ce dernier possède un précieux avantage : il n'a aucune suite dans les idées. Mieux, cela fait longtemps qu'il a renoncé à exercer son jugement : « *Un bon courtisan ne doit jamais avoir d'avis, il ne doit avoir que celui de son maître ou de son ministre, et sa sagacité doit toujours le lui faire pressentir ; (...) un bon courtisan ne doit jamais avoir raison.* »

Railler ainsi les contorsionnistes de la servilité, c'est proposer du même coup, et par contraste, un portrait de l'homme éclairé en athlète émancipé. De fait, le projet des Lumières s'est d'emblée défini comme une aventure du courage et de la fermeté. Dès l'origine, il s'agissait non seulement de lutter contre les préjugés, mais surtout de s'entraîner à penser par soi-même. Jour après jour, face à la lâcheté et malgré la paresse, propager l'appel de la conscience critique : depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, tel aura été le mot d'ordre des philosophes. « *Sapere Aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières* », résumait Emmanuel Kant en 1784. Commentant ce passage exactement deux siècles plus tard, Michel Foucault insistait sur le fait qu'une telle devise engage moins une doctrine abstraite qu'une éthique vécue, un héroïsme sans cesse relancé, bref « *la réactivation permanente d'une attitude* ». Pour lui comme pour Kant et d'Holbach, les Lumières ne sont pas un programme théorique mais une éducation physique. Autant qu'un principe d'espérance, elles exigent une pratique de l'endurance. Conjuguant discipline et patience, elles poursuivent la vérité comme on court un marathon. □

PS : C'est sans doute un signe des temps, une nécessité de l'époque. Ces jours-ci paraissent plusieurs ouvrages consacrés au courage. Tandis que Cynthia Fleury signe un essai intitulé *La Fin du courage* (Fayard, 208 p., 14 €), Thomas Berns, Laurence Blésin et Gaëlle Jeanmart proposent une histoire philosophique et thématique de cette notion, sous le titre *Du courage* (Encre marine, 306 p., 14 €).